

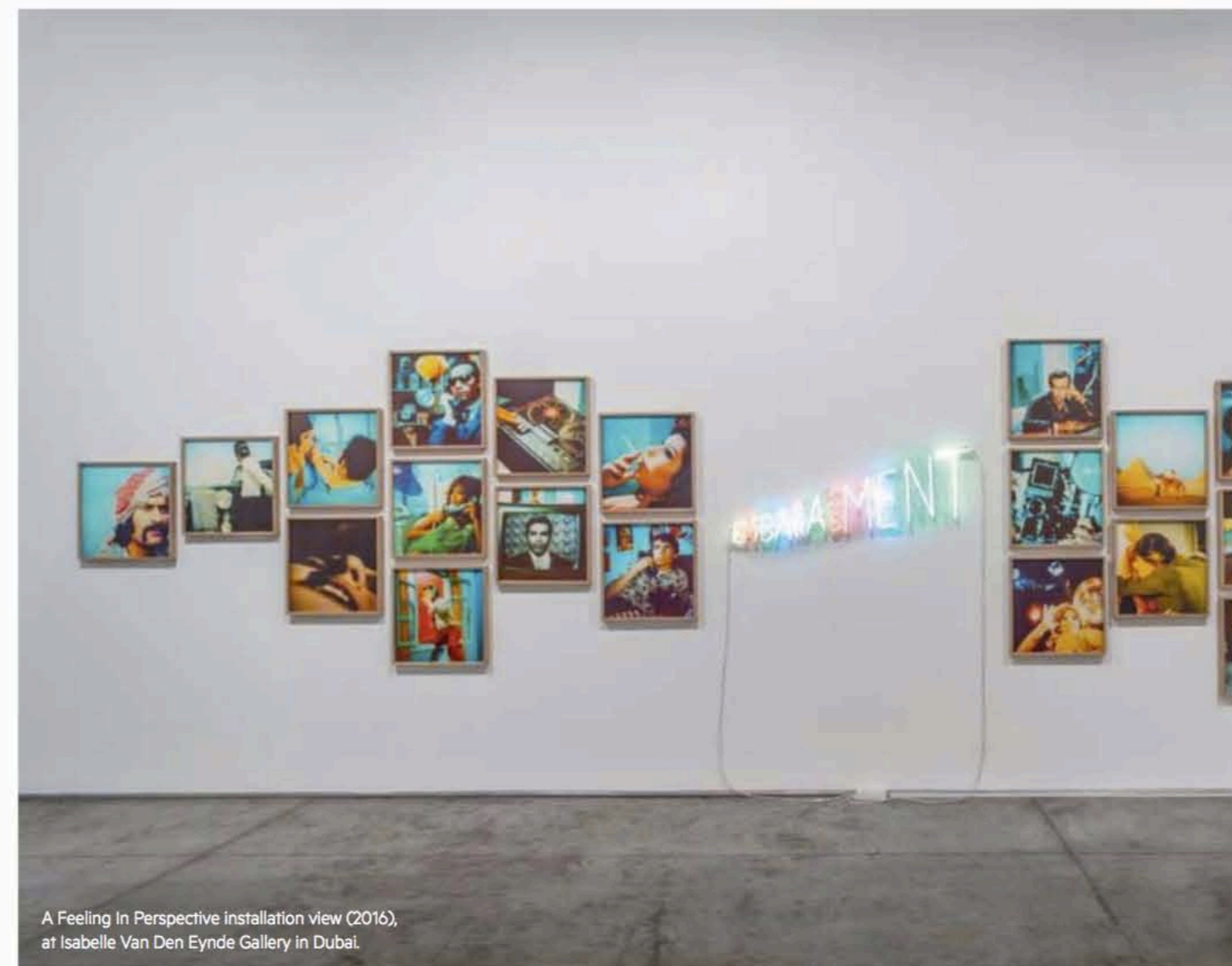
# IL Y A DE LA DOULEUR DANS LA POP

*Il y a en Raed Yassin une espèce de boulimie d'expression qui en fait un artiste aussi obsessionnel qu'exceptionnel. Plasticien de la condition humaine et musicien de l'instant, il détourne tout ce qu'il touche pour en extraire du sens.*

Par F.A.D



The Stinky Singer (2015).  
Taxidermy skunk, neon and sound.



A Feeling In Perspective installation view (2016),  
at Isabelle Van Den Eynde Gallery in Dubai.

Né en 1979, Raed Yassin vit et travaille à Beyrouth où il a obtenu, en 2003, son diplôme du département de théâtre de l'Institut national des Beaux-Arts. Totalement polyvalent, aucun support ou technique n'échappe à son avidité d'interroger son époque et en tisser des récits : ni photo, ni film, ni néon, ni son, ni céramique ou porcelaine, ni collages ou installations.

A même pas quarante ans, cet artiste a déjà le palmarès d'un grand. Depuis 2008, il aligne prix prestigieux, résidences d'artiste et expositions en solo ou collectives dans les galeries les plus iconiques et les plus grands musées. Mais là n'est pas son seul but. S'il se contentait d'écumer le monde avec ses œuvres insolites, si les honneurs le comblaient, il ne serait pas en plus l'organisateur à Beyrouth du festival Irtijal d'improvisation musicale, ni membre fondateur du collectif d'art « Atfal

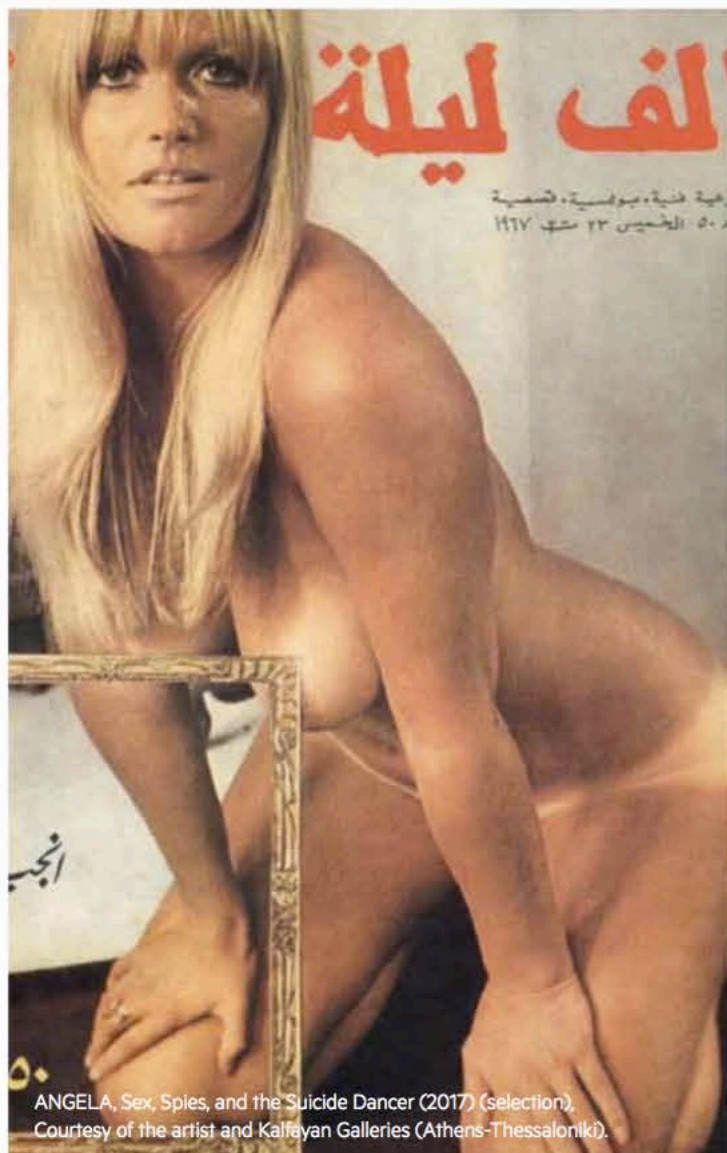
Ahdath » (au nom si riche de sens puisqu'en arabe il signifie à la fois « nouveaux nés » et « enfants de la guerre, ou des événements ») ni fondateur de la compagnie de production « Annihaya » au nom tout aussi interpellant puisqu'il signifie « fin ».

#### Présence absence du père

Issu d'une histoire familiale peu commune, Raed Yassin place son père au cœur de sa quête. En 2015, avec une vidéo de 5'30", il rend hommage à cet homme mystérieusement disparu pendant la guerre et qu'il a à peine connu. Le père de Yassin était styliste à Beyrouth. Ce fan de disco, parti gagner sa vie en Egypte, se retrouve littéralement vedette de films d'horreur. Dans le film de l'artiste, le père se confond avec son homonyme Mahmoud Yassin sur fond d'abandon, de départ, de manque et de paillettes. Ce détournement du traumatisme sur le

mode pop fait écho à une installation plus dramatique de 2011, Man Running in Magnetic Field, qui met en scène la mort du père telle qu'imaginée par l'enfant. Il s'agit d'une série de photos où l'on voit un homme portant un attaché case supposé rempli de billets de banque, courant dans un dédale dont toutes les issues sont condamnées.

La famille reste un thème central dans l'œuvre de Yassin, comme le montre l'un de ses travaux les plus emblématiques : une série de vases inspirée des trophées de porcelaine blancs et bleus de la dynastie Han. L'œuvre, réalisée dans une petite ville de porcelainiers chinois et baptisée Yassin Dynasty, imite les ornements illustrant les hauts faits des grandes dynasties chinoises, mais en retraçant les grands moments de la guerre libanaise. Dans Dancing, Smoking, Kissing, on retrouve en 2013 le même thème, cette fois de banales photos de



ANGELA, Sex, Spies, and the Suicide Dancer (2017) (selection),  
Courtesy of the artist and Kalfayan Galleries (Athens-Thessaloniki).



ANGELIKA, Sex, Spies, and the Suicide Dancer (2017) (selection),  
Courtesy of the artist and Kalfayan Galleries (Athens-Thessaloniki).

famille sublimées en broderies pop sur fond de tissu fleuri. Tous les codes esthétique de la petite bourgeoisie moyen orientale sont présents dans les œuvres de Yassin: napperons, sitcoms, objets de porcelaine kitsch. L’Egypte mythifiée par l’enfant qu’il fut, l’Egypte sans doute du père, est explorée à travers des distorsions filmiques qui transforment le présent en passé et inversement. La télévision, personnage à part entière, projette sa lumière bleutée au cœur des foyers et y invite des vedettes de pacotille que le temps finit par emporter.

**La ville, la guerre, l’identité, l’effacement**

Enfant de la guerre, Yassin est naturellement obsédé par Beyrouth. Non content de l’avoir quelque peu évacuée dans ses porcelaines, il l’expose et la surexpose en jouant avec ses lumières dans « Untitled »(2011), une série de photos retravaillées en couleurs saturées qui met en lumière tant les ruines que les chantiers en cours sur fond de mer à la fois tentatrice et glauque. Le musicien en lui n’a pas fini de se rejouer les bruits terrifiants et obsédants de la guerre, entre explosions et discours miliciens. Il finit, en 2005, par en faire une bande son de

24’ intitulée CW tapes.

Une autre hantise de l’artiste est la disparition. La sienne propre dans un film où on le voit s’avancer dans la mer et s’effacer progressivement, mais aussi celle de l’artiste comme l’indique My Last self-portrait, installation qu’il organise autour d’un autoportrait du peintre libanais Khalil Saleeby, assassiné par des gens de son village, représentant ce dernier à demi retourné vers le spectateur. En invitant des étudiants des Beaux-Arts à reproduire ce portrait à l’identique, il offre à l’artiste, à titre posthume, le réconfort d’avoir été vu et reconnu.

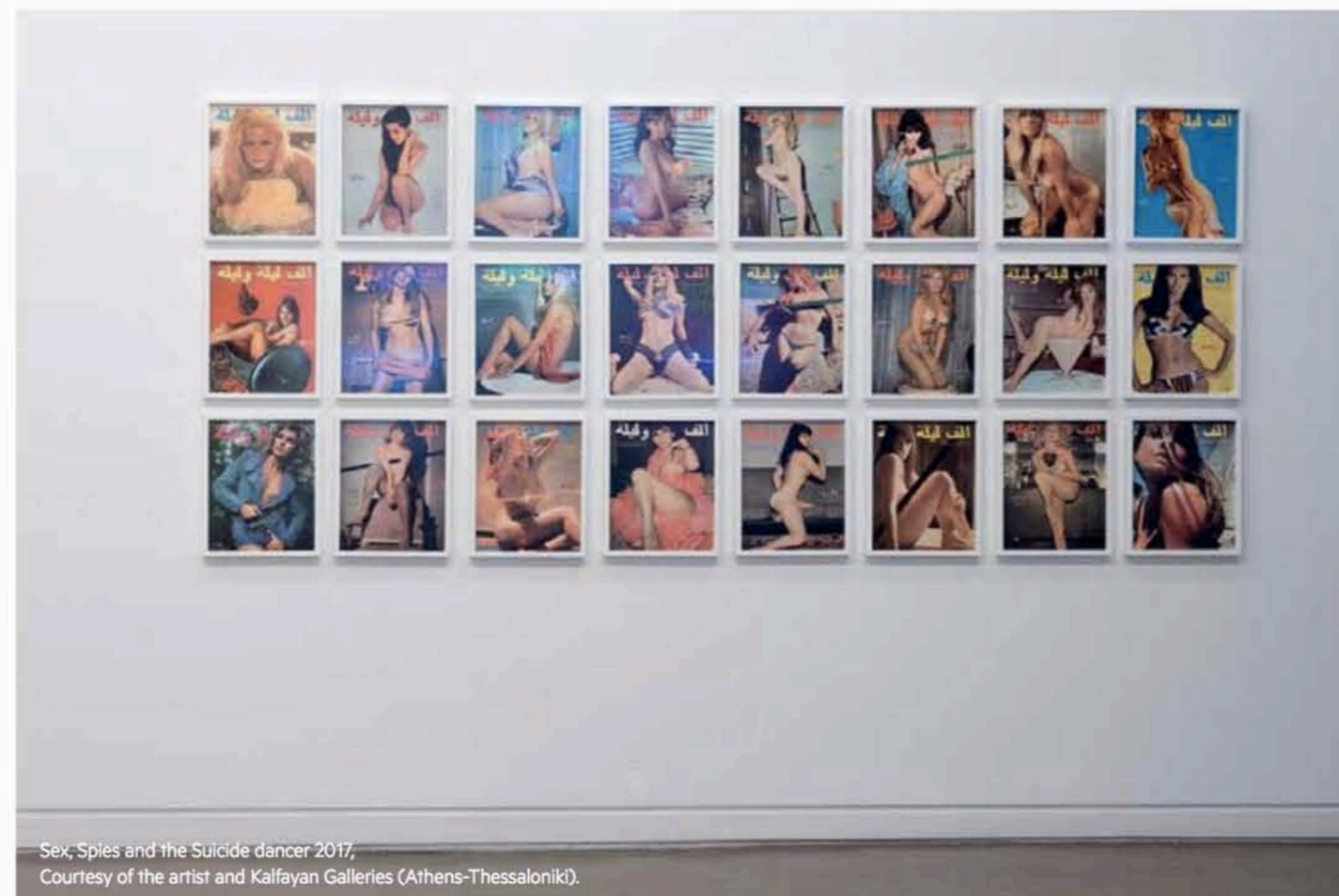
Cet éternel fouilleur d’identités interroge par ailleurs à travers la calligraphie et la technique du néon tout ce qui résume la perception occidentale des clichés arabes, notamment en jeux visuels autour des mots « Allah », « Halal » ou « Falafel » (Islamic Writing, 2012,2013) où reviennent les mêmes phonèmes. Et puisqu’on s’arrête au néon, on ne peut qu’admirer la puissance de l’effet des couleurs et des dimensions dans ce simple cri en quatre lettres lumineuses: « Ouch ». « My pain cannot be described in words » dit le titre de l’œuvre. Mais l’art, selon Yassin, ne se sert des mots que pour les transcender.



Ruins in Space (2014),  
Courtesy of the artist and Kalfayan Galleries (Athens-Thessaloniki).



Dancing, Smoking, Kissing (2015),  
Courtesy of the artist and Kalfayan Galleries (Athens-Thessaloniki).



Sex, Spies and the Suicide dancer 2017,  
Courtesy of the artist and Kalfayan Galleries (Athens-Thessaloniki).